



Café
Littéraire

Médiathèque Valais St-Maurice

Gaëlle JOSSE

Jeudi 12 novembre

12h30-13h30

A LA RENCONTRE DE GAELLE JOSSE

« S'il est une chose que j'ai apprise de cette étrange aventure d'écrire, c'est avant tout celle-ci : la liberté de l'auteur, telle que j'ai pu l'éprouver, ne réside pas dans l'invention de figures, de décors et d'intrigues, mais dans l'écoute et l'accueil de personnages venus un jour à ma rencontre, chacun porteur d'une histoire singulière, traversée par quelques-uns de mes questionnements et quelques-unes de mes obsessions. »

Après des études de droit, de journalisme et de psychologie clinique, Gaëlle Josse vit quelques années en Nouvelle-Calédonie.

Rédactrice pour un site Internet à Paris, organisatrice d'ateliers d'écoute musicale et d'écriture, pour adultes et adolescents, venue à la littérature par la poésie, elle est aussi l'auteur d'une œuvre riche : *Les Heures silencieuses* (2011); *Nos vies désaccordées* (2012); *Noces de neige* (2013); *Le Dernier Gardien d'Ellis Island* (2014); *L'Ombre de nos nuits* (2016); *Une longue impatience* (2018); *Une femme en contre-jour* (2019).

Une œuvre couronnée de prix :

- 2013, Prix Alain-Fournier pour *Nos vies désaccordées*
- 2014, lauréate du Prix littéraire des Rotary Clubs de langue Française pour *Le Dernier Gardien d'Ellis Island*
- 2015, finaliste du Prix des libraires, lauréate du prix de littérature de l'Union européenne pour son roman *Le Dernier Gardien d'Ellis Island*
- 2016, marraine du prix littéraire des jeunes Européens.

Nos vies désaccordées (2012)

François Vallier est un jeune pianiste célèbre. : *« Ce qui le tient éveillé, c'est de sculpter la douceur, la compassion et la fièvre, la légèreté, la force et les larmes ; c'est d'ouvrir une fenêtre dans le mur aveugle des jours pour accueillir le feu, sans demeure autre que le clavier. L'alternance du noir et du blanc contient le monde. »*

Il découvre un jour, grâce au courrier d'un fan sur son site, que Sophie, peintre et qu'il a passionnément aimée puis abandonnée dans des circonstances dramatiques, est internée depuis plusieurs années dans un hôpital psychiatrique au cœur des Pyrénées. Mutique, elle écoute sans cesse les compositions de Schumann interprétées par François.

« Bonsoir Monsieur Vallier, Je visite souvent votre site et je me permets aujourd'hui de venir vous y témoigner ma reconnaissance. Grâce à vous, la musique fait partie de ma vie et je tenais à vous le dire. J'espère avoir la chance de vous entendre un jour en concert. Bien sincèrement, Philippe Margeret.

P.-S. : La façon dont j'ai découvert vos enregistrements vous surprendra peut-être : je suis infirmier psychiatrique à Valmezan dans les Hautes-Pyrénées et l'une de nos jeunes patientes écoute vos CD à longueur de journée, ceux de Schumann en particulier, et j'ai eu envie de les acheter. »

François quitte tout, annule ses concerts et part sans donner d'explications pour retrouver Sophie, là où elle vit depuis des années.

« Toujours assise, Sophie s'est retournée ; je me suis approché lentement. Je me suis accroupi devant elle et j'ai tendu mes mains vers les siennes. J'ai cherché son regard.

« Je suis venu te retrouver. Je ne partirai plus. » C'était dit. Les dés étaient jetés J'ai serré ses mains plus fort, mais ce sont les miennes qui tremblaient. »

Alors aujourd'hui ? : *« Avec Sophie, j'ai tout reçu, et tout perdu. Je me suis cru invincible. Je nous ai crus invincibles. Jamais je n'ai été aussi désarmé qu'aujourd'hui, ni plus serein peut-être. Je veux jouer pour la guérir. Pour inverser le cours du torrent »*

Le dernier gardien d'Ellis Island (2014)

« En août 2012, je visitais à New York Ellis Island, aujourd'hui transformée en un musée de l'Immigration, à quelques brasses de la statue de la Liberté. Comment expliquer la fulgurante émotion dont j'ai été saisie dans ce lieu chargé du souvenir de tous les exils ? Comment expliquer l'état second, à la fois vertige et apnée, dans lequel j'ai parcouru ce lieu pendant des heures, des pièces, couloirs et escaliers déserts, aux salles où s'accumulent objets, souvenirs et photos ? Migrants, émigrants, immigrants. Transit. Des mots toujours chargés d'une actualité aigüe. »

New York, 3 novembre 1954. Dans neuf jours, le centre d'Ellis Island qui a fonctionné depuis 1892, va fermer. John Mitchell, officier du Bureau fédéral de l'immigration, dernier gardien d'Ellis Island reste seul dans ce lieu déserté et écrit son Journal.

« Neuf jours. Neuf nuits. Aurai-je le temps de tout dire ?

Oui, c'est par la mer que tout est arrivé, par ces bateaux remplis de miséreux tassés comme du bétail dans des entreponts immondes d'où ils émergeaient, sidérés, engourdis et vacillants, à la rencontre de leurs rêves et de leurs espoirs. Je les revois. On parle toutes les langues ici. C'est une nouvelle Babel, mais tronquée, arasée, arrêtée dans son élan et fixée au sol. Une Babel après son anéantissement

par le Dieu de la Genèse, une Babel de la désolation, du dispersement et du retour de chacun à sa langue originelle. »

Récit poignant de ce lieu, des regards croisés et des rencontres difficiles à oublier :
« Pendant quarante-cinq années, j'ai eu le temps de les compter, j'ai vu passer ces hommes, ces femmes, ces enfants, dignes et égarés dans leurs vêtements les plus convenable, dans leur sueur, leur fatigue, leurs regards perdus, essayant de comprendre une langue dont ils ne savaient pas un mot, avec leur rêve posé au milieu de leurs bagages... »

Entre autres, Liz, l'épouse, épouse, Francesco Lazzarini, l'anarchiste italien, Sherman, qui photographie des visages et des corps, et surtout Nella Casarini et son frère.

L'ombre de nos nuits (2016)

2014, Musée des Beaux-Arts de Rouen, une jeune femme déambule dans un musée. Devant le tableau de Georges de la Tour, **Saint Sébastien à la lanterne**, elle s'arrête et reste fascinée par cette lumière qui jaillit de l'ombre, saisie par la tendresse et la compassion qui se dégagent de l'attitude d'Irène qui soigne Saint Sébastien. Le regard que porte Irène sur l'homme qu'elle soigne lui semble refléter l'amour le plus total, le plus absolu. Elle est soudain renvoyée au souvenir d'une souffrance amoureuse.

« Ce regard. C'est ainsi que nous devrions nous y prendre avec les autres, avec cette attention de dentellière, penchée sur son carreau, à regarder naître son motif sous ses doigts, et rien d'autre. »

Elle décortique alors les étapes de la passion amoureuse qui l'a tenue presque prisonnière. *« J'ai deviné, j'ai soupçonné chez toi des vies antérieures incandescentes et des feux mal éteints ; mais je ne savais pas que tu vivais dans un brasier.*

Trop tard. Je me suis perdue dans ta souffrance, jusqu'à ce moment où j'ai pris conscience de la mienne ; j'ai voulu te guérir et je n'y suis pas parvenue. La flèche était enfoncée trop profondément, et j'ai compris, trop tard aussi, que tu ne désirais pas vraiment t'en débarrasser, plus effrayé encore par le vide qui allait prendre sa place que par la douleur qu'elle te causait. »

1639, Lunéville, en Lorraine. L'atelier du peintre Georges de la Tour fait figure d'oasis et de calme.

« Je n'ai qu'un peu de beauté à offrir au monde, celle du tremblement d'une flamme dans la nuit. Peut-être est-ce dérisoire, mais c'est mon seul talent. Je ne veux plus peindre à la lumière du jour, qui ne sait éclairer que terreur et désolation. C'est au creux de mon atelier, dans ce refuge, que je cherche à donner vie à cette lumière qui m'appelle et m'accompagne. »

S'y côtoient son fils Etienne, Diane, son épouse, Claude, sa fille, qui pose, et Laurent Collet, l'apprenti, un orphelin recueilli suite aux ravages de la peste et de la guerre de 100 ans.

On assiste là, à la création du Saint **Sébastien**, autour duquel se tissent trois destins, se mêlent trois voix, celle du vénérable et contemplatif George de la Tour, celle du jeune et bouillonnant Laurent, celle de cette femme inconnue égarée dans le clair-obscur du tableau.

« Je sursaute. Un des gardiens du musée me touche légèrement le bras. Nous fermons, madame... Combien de temps suis-je restée sur cette banquette, engloutie dans le regard d'Irène? Une pensée, soudain. Et si, à un moment donné, notre histoire avait ressemblé, même fugitivement, à cette scène ? Si tous ses éclats, aussi dispersés et coupants qu'ils aient été, avaient parfois réussi à dispenser une telle lumière ? »

Une longue impatience (2018)

« Ces jours qui décident de toutes une vie. On les oublie, mais ils sont là, ballotés dans le grand désordre de la mémoire, dans cet entassement d'images et de sensations confuses, laissées au bord de l'oubli, ils demeurent intacts, et un jour on s'aperçoit qu'ils ont décidé de tout, à notre insu. »

1950, un petit village breton, Rue des Ecuysers. Anne, veuve d'Yvon, un pêcheur, le père de Louis, a épousé Étienne Quémeneur, riche pharmacien.

« Je me demande pourquoi il m'aime tant, et ce qu'il peut bien trouver à une femme comme moi, habitée d'absents, cousue d'attentes, de cauchemars et de désirs impossibles. J'ai soupiré. Peut-être ne trouve-t-il rien en moi, rien qui se réduise à des défauts ou des qualités, mais seulement l'amour, l'inexplicable lueur. Ce que moi aussi j'ai trouvé en lui. »

Etienne, Anne, leurs deux enfant et Louis vivent désormais dans une grande et belle maison, au village. Anne est pourtant perdue entre l'amour d'Etienne, qui l'a sortie de la misère...

« Etienne détourne le regard et se penche vers moi. A ce moment-là, je ne peux savoir ce qu'il pense, peut-être se dit-il qu'aimer c'est aussi aider l'autre à porter le poids qui l'empêche de vivre. Et il ne peut rien pour moi. Rien du tout. Parfois, il doit me sentir proche, et l'instant d'après, je suis si loin. Je garde toute ma patience, tout mes gestes tendres pour les enfants. Je ne sais s'il pense à mes absences, à mes secrets qu'il respecte sans trop vouloir les deviner. A cette grotte où nous vivons seuls, où personne ne peut entrer, à cette part obscure et inavouable que nous portons en nous. A la sienne. A son impuissance. »

« L'avait-il rendu heureuse ? Mais sait-on jamais ce qui comblera l'autre ? Jusqu'à cette scène avec Louis, il le croyait. Avec Jeanne et Gabriel, il le croyait. Dans le secret de leur chambre, il le croyait. Et il avait tout gâché. Pas capable d'aimer son fils comme il l'aurait voulu, comme il le lui avait promis. Et maintenant c'est fini. Il se lève et regarde à nouveau la nappe brodée pour Louis. Ils sont tous ensemble, et ce soleil au-dessus d'eux, qui les réchauffe de ses rayons. »

et son amour pour Louis.

« Seize ans, à vif. Le temps de tous les tourments, des désordres, des élans, des questions, des violences contenues qu'un mot heureux pourrait apaiser, des fragilités qui n'attendent qu'une main aimante. L'âge où tout est prêt à s'embraser, à s'envoler ou à s'abîmer. Je le sais, je suis passé par là. Les grandes marées du cœur. Louis a éprouvé la rage, la déception, la colère, et aussi une peine qu'il ne voulait pas s'avouer, face à tant d'inconnu qu'il découvrait en lui. Il faut du temps pour se déchiffrer à ses propres yeux. Son enfance a pris fin depuis longtemps, il n'en reste qu'une béance, celle de l'absence de son père, que je suis impuissante à combler. Et puis Etienne, arrivé un jour chez nous, si bien élevé, si bien habillé... Il avait promis de s'occuper de mon fils. Depuis, Louis avance dans cette zone incertaine, entre le rejet et l'espoir, entre la défiance et une terrible envie d'être aimé. Comme nous tous. »

Depuis la naissance de leurs deux enfants, *« Etienne ne supporte plus mon fils, le témoin encombrant d'une autre vie, le rappel permanent que j'ai été possédée par un autre homme, et tout cela est ineffaçable. Louis est celui qui l'empêche de croire en une vie faite de notre seule histoire, sans peines et sans passé. »*

Et ce soir d'avril, Louis, seize ans, n'est pas rentré à la maison. Il y a eu cette terrible dispute avec son beau-père Étienne Quémeneur. Les coups de ceinturon, les mots qui blessent. Anne est arrivée juste à temps pour les séparer.

Ainsi, depuis le départ de Louis, Anne attend son fils, imagine son retour et la fête dans la petite maison de pêcheur aux volets bleus, à l'entrée du chemin, où elle vivait avec Louis et son père.

« Depuis, ce sont des jours blancs. Des jours d'attente et de peur, des jours de vie suspendue, de respiration suspendue, à aller et venir, à faire cent fois les mêmes pas, les mêmes gestes, à essayer de reconstituer les derniers moments de la présence de Louis à la maison, à tenter de me souvenir des derniers mots échangés, de les interpréter, d'y trouver un sens caché, d'y déceler un message, une intention. »

Un été à quatre mains (2018)

Zseliz, Hongrie, mai 1824, Schubert a été engagé en tant que maître de musique pour les deux jeunes filles du comte et de la comtesse Esterhazy.

« -Avez-vous fait bon voyage, Monsieur Schubert ? Nous sommes si heureuses de vous revoir ici.

La comtesse Esterhazy l'accueille avec sa grâce habituelle, sa prestance derrière laquelle on devine l'orgueil et autorité. Elle est petite, menue, et se tient très droite dans une robe de mousseline parme sur laquelle elle serre une étole. »

Il s'est laissé convaincre, persuadé que cet emploi de répétiteur, même associé à l'obligation de créer quelques compositions plaisantes pour les jeunes comtesses lui laissera le loisir d'être inspiré pour l'opéra et la symphonie qu'il a en projet.

C'est un homme déjà fort mélancolique, marqué par les années austères de l'internat, par des échecs sentimentaux, par la maladie.

« Aucun doute dès les premiers symptômes, hélas. Franz en conçoit, au-delà de la terreur que le mal lui inspire, la plus grande honte. La maladie s'installe. Envahissante, impossible de l'ignorer. Le verdict est là, syphilis. Son propre sexe est devenu un morceau de chair brûlante, suintante, déformée, douloureuse, qui souille son long et dont la vue lui lève le cœur. En 1823 ce sont de longues semaines à l'hôpital général de Vienne. Journées, nuits de cauchemar dans ce lieu de détresse et de souffrance. Autour de lui, toux, crachats, pansements purulents, longues agonies sans possible soulagement, il a franchi les portes de l'enfer. Oublier ce décor, les soins pénibles, la nourriture infecte, les râles et les cris. C'est dans ce sombre terreau que la sublime et déchirante musique de La Belle Meunière prend naissance, sur les poèmes de Wilhelm Müller. De l'exaltation amoureuse au dépit, de la jalousie à la mort, Franz épouse avec sa musique les plus infimes nuances du cœur et du désir. »

« Ses œuvres portent la marque de cette souffrance face à l'incompréhension. Le quatuor de La Jeune Fille et la Mort naîtra aussi dans cette période. »

Ainsi, au cœur de cet été étouffant et sec, au château, Franz reconnaît en l'une des deux comtesses, Caroline, la plus jeune et la plus talentueuse, son âme sœur. Amour qui se heurte, hélas, aux conventions et interdits de caste.

« Caroline reste muette, se réfugie dans sa révérence, et ne le quitte pas des yeux. L'un et l'autre comprennent qu'ils ne se reverront pas, qu'il restera entre eux, à jamais, le souvenir de cette main abandonnée et de toute cette musique partagée, dans la torpeur de la plaine hongroise, cet été 1824. »

Une femme en contre-jour (2018)

« Raconter Vivian Maier, c'est raconter la vie d'un invisible, d'une effacée. Une nurse, une bonne d'enfants. Une photographe de génie qui n'a pas vu la plupart de ses propres photos. Une Américaine d'origine française, arpenteuse inlassable des rues de New York et de Chicago, nostalgique de ses années d'enfance heureuse dans la verte vallée des Hautes-Alpes où elle a rêvé de s'ancrer et de trouver une famille. Son oeuvre, pleine d'humanité et d'attention envers les démunis, les perdants du rêve américain, a été retrouvée par hasard – une histoire digne des meilleurs romans – dans des cartons oubliés au fond d'un garde-meubles de la banlieue de Chicago. Vivian Maier venait alors de décéder, à quatre-vingt-trois ans, dans le plus grand anonymat. Elle n'aura pas connu la célébrité, ni l'engouement planétaire qui accompagne aujourd'hui son travail d'artiste. Une vie de solitude, de pauvreté, de lourds secrets familiaux et d'épreuves ; une personnalité complexe et parfois déroutante, un destin qui s'écrit entre la France et l'Amérique. L'histoire d'une femme libre, d'une perdante magnifique, qui a choisi de vivre les yeux grands ouverts. Je vais vous dire cette vie-là, et aussi tout ce qui me relie à elle, dans une troublante correspondance ressentie avec mon travail d'écrivain." (Gaëlle Josse)

Récit donc de son enfance, de son mariage, de son départ en Amérique, de son retour en France, de son séjour à New York, de ses rencontres, mais surtout ... récit de la découverte d'une œuvre inclassable

« Quelques jours plus tard, un jeune agent immobiliers, John Maloof, s'installe à son bureau et saisit sur Google le nom de Vivian Maier. Comme on lance des dés, en espérant un numéro vainqueur, sans vraiment y croire. C'est le nom qu'il vient de trouver, par hasard, le seul, une fine trace au crayon sur une enveloppe, parmi tout le fatras de photos, planches-contacts, pellicules non développées, négatifs et papiers entassés dans les cartons qu'il a acquis dans une vente aux enchères, deux ans plus tôt, en 2007, pour quatre cent dollars. Quelle déception, cet achat ! Il n'y trouve pas ce qu'il cherche, des photos, de vieilles cartes postales de Portage Park pour illustrer le livre qu'il projette d'écrire sur ce quartier cosmopolite et excentré de Chicago. »

Et pourtant !

« On découvre une œuvre profuse, stupéfiante de justesse, de force, irriguée par l'empathie envers ces vies saisies au vol. Marquée par l'audace, aussi, et par une conscience sociale aigüe.

En pleine ségrégation raciale, au cœur des années cinquante, Vivian Maier photographie les Noirs, les Hispanos. Les exclus, les marginaux, les abandonnés, les abîmés, les fracassés. Et que dire de ces innombrables autoportraits qui suffiraient à faire œuvre ? Elle s'y montre dans une troublante présence-absence, en dévoilant des fragments de corps ou de visage, champ et hors-champ, décalée, décentrée, inventant une forme de désagrégation, d'effacement du sujet, comme une métaphore de sa propre existence. Une dérisoire résistance contre le néant, comme la réassurance de sa propre identité. »

« Nous sommes aux antipodes de la photo posée, du travail en studio, de l'artifice du portrait Harcourt qui magnifie le sujet grâce à de savants éclairages et le transforme en inaccessible idole.

Chez Vivian Maier, il y a la crasse de la rue, la saleté des vêtements tachés, déchirés, il y a des chaussures trouées et des enfants qui jouent dans le caniveau... Nous sommes dans un réel saisi de face, de front, sans embellissement aucun. »